

Studi Africanistici

Quaderni di Studi Berberi e Libico-berberi

Direttrice : Anna Maria Di Tolla

Consiglio scientifico : Dahbia Abrous - *INALCO - Paris*
Fabio Amato - *Università di Napoli L'Orientale*
Fatima Boukhris - *Université Mohammed V- Rabat*
Ahmed Boukous - *IRCAM - Rabat*
Abdellah Bounfour - *INALCO - Paris*
Salem Chaker - *AMU - Aix-en-Provence*
Mansour Ghaki - *INAA - Tunis*
Khadija Mouhsine - *Université Mohamed V - Rabat*
Kamal Naït Zerrad - *INALCO - Paris*
Ouahmi Ould-Braham - *Université Sorbonne Paris Nord*
Fouad Saa - *Université de Fès*
Mohand Akli Salhi - *Université Mouloud Mammeri - Tizi Ouzou*
Miloud Taïfi - *Université de Fès*
Tassadit Yacine - *EHESS - Paris*

Comitato di redazione : Flavia Aiello - *Università di Napoli L'Orientale*
Gian Claudio Batic - *Università di Napoli L'Orientale*
Maria Centrella - *Università di Napoli L'Orientale*
Martin Orwin - *Università di Napoli L'Orientale*
Sarah Nora Pinto - *Università di Napoli L'Orientale*

En quatrième de couverture:

Inscription lybico-berbère conservée à la Bibliothèque nationale de Naples “Vittorio Emanuele III”



UniorPress

Via Nuova Marina, 59 - 80133, Napoli

uniorpress@unior.it



This work is licensed under
a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Tutti i diritti riservati
Prodotto nel mese di dicembre 2023
IL TORCOLIERE – Officine Grafico-Editoriali d’Ateneo

Toutes les contributions publiées dans ce volume ont été soumises à une double révision anonyme

La publication du volume a été financée par le Dipartimento Asia, Africa e Mediterraneo
et le Dipartimento Studi Letterari, Linguistici e Comparati

UNIVERSITÀ DI NAPOLI L'ORIENTALE
DIPARTIMENTO ASIA AFRICA E MEDITERRANEO

Studi Africanistici

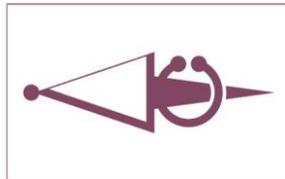
Quaderni di Studi Berberi e Libico-berberi

8

Interférences linguistiques et culturelles françaises en Afrique

Sous la direction de

ANNA MARIA DI TOLLA - FLAVIA AIELLO
MARIA CENTRELLA - SARAH NORA PINTO



UniorPress
Napoli 2023

Table des matières

Avant-propos

OLFA ZERIBI - Directrice AUF Europe de l'Ouest	9
--	---

Introduction

ANNA MARIA DI TOLLA - FLAVIA AIELLO - MARIA CENTRELLA - SARAH NORA PINTO.....	11
--	----

Colonisation et conscience politique, interculturalité et espace littéraire

TASSADIT YACINE - AMASTANE YACINE <i>Jean Amrouche, chrétien, nationaliste algérien : précurseur du multiculturalisme en Afrique</i>	27
MOHA ENNAJI <i>Le statut du français : éducation et interculturalité au Maroc</i>	45
DANIELA MEROLLA <i>Le français de « l'espace littéraire amazigh »</i>	55

Plurilinguisme et représentations sociales, espace public et environnement

GEORGES MULUMBWA MUTAMBWA <i>Que signifie parler français au milieu des langues congolaises en RDC ?.</i>	75
SOLOFOHERY N. ANDRIANIAINA <i>Taninjanaka ou quand la langue exprime un projet de société. Un aperçu des usages du néologisme malgache sur les réseaux sociaux numériques..</i>	89
CARMEN SAGGIOMO - PAOLA VIVIANI <i>La Charte nationale de l'Environnement et du Développement Durable du Maroc : une analyse comparée des versions arabe et française.</i>	101

Interférences linguistiques, alternance codique et néologie

MAMADOU DRAMÉ - MOUSSA DIENE <i>De l'interférence linguistique à la dynamique interactionnelle dans le texte littéraire autotraduit du wolof au français</i>	127
FARID BENMOKHTAR <i>Le code switching kabyle/français est-il un facteur de mutation linguistique ?</i>	145

MAHMOUD AMAOUI	
<i>Interférences et calques syntagmatiques et sémantiques dans la néologie/terminologie berbère : le poids de la langue française</i>	157
Diversité des pratiques langagières et représentations sociales en situation de contact de langues	
MOUSSA IMARAZENE	
<i>Le français en Kabylie : imaginaire et pratiques linguistiques</i>	171
DANIELA PUOLATO	
<i>« Sous les soleils des Indépendances », la « langue de Molière » « a pris de belles couleurs » : conceptualisation métaphorique dans le discours sur le français en Afrique.....</i>	183
KAOUTAR EL AMRI	
<i>Le français dans les pratiques langagières au Maroc.....</i>	203
Emprunts, innovations lexicales et hybridation linguistiques	
RADIA SAMI	
<i>La langue française et l'amazighe au Maroc : interférences linguistiques et culturelles.....</i>	221
STÉPHANE KALUDI NDONJI - DIANE LUFUNDA MATEDI	
<i>Emprunts lexicaux du français et interférences morpho-phonologiques sur l'écriture des mots en kiswahili de Lubumbashi.....</i>	235
MUSTAPHA EL ADAK	
<i>L'emprunt français en tarifit : étude du vocabulaire de l'internet et de l'informatique.</i>	247
MOSTAFA BEN ABBAS	
<i>Adaptation des anciens emprunts lexicaux faits par le parler de Figuig au français.</i>	259
Transculturalisme littéraire et interactions multiples	
ALESSANDRA FERRARO - VALERIA SPERTI	
<i>Pertes culturelles et linguistiques dans les photoautobiographies d'Hélène Cixous et de Leïla Sebbar.....</i>	281
ANGELA BUONO	
<i>Le Paris berbère de Hédi Bouraoui : interférences transculturelles et littéraires.....</i>	299
ADDI BAGRI - TIJANI SAADANI	
<i>L'insoutenable présence du français dans la poésie amazighe du Moyen Atlas marocain.....</i>	311
MARIA CERULLO	
<i>Convergences et divergences culturelles dans l'œuvre romanesque de Mouloud Mammeri : La Colline oubliée</i>	331

Transferts et interférences en contexte didactique

RACHID ISEKSIQUI

Les interférences à l'écrit dans l'enseignement-apprentissage du FLE : cas du Tronc Commun Scientifique International (TCIS). Lycée Ibn Elhaytame Imi n Tanoute 345

DINA LAGHMARI - CHARIFA EDDAHANI

Interférences lexicales du français dans l'interlangue des étudiants marocains apprenant l'italien LE..... 361

Interactions identitaires et plurisémiotisme

HACINA BOUAZIZ - RAMDANE BOUKHERROUF

À propos de la langue de l'argumentation dans le discours publicitaire berbère (kabyle). Essai d'analyse pragmatique de quelques discours diffusés sur Berbère télévision (BRTV)..... 377

EMILIA SURMONTE

Mémoire et identité dans Une jeunesse kabyle de Une blonde au bled..... 395

STEFANIA ACAMPORA - ANTONIETTA RAUCCIO

Métissage culturel et contamination linguistique dans la bande dessinée algérienne 409

Notes et propositions

NJOUD JADDAD

Langages et cinémas au Maroc : le métissage comme perspective..... 429

AMENI TLILI

Hybridité du français des jeunes Tunisiens sur Facebook 441

Comptes rendus

HÉLÈNE CLAUDOT - HAWAD

Habiter le désert. Les Touareg de l'Ahaggar photographiés par Marceau Gast 1961-1965, Éditions Non Lieu, Paris, 2021, 240 p. (Dahbia Abrous). 463

MOHAND AKLI SALHI

Littérature kabyle : contexte, poétique et enseignement, Achab, Tizi-Ouzou (Algérie), 2019, 153 p. (Amar Améziane). 470

MEHENNA MAHFOUFI

Icewwiq aşufi. Amlili aşdi n lexwan n tuddar. (Chant soufi, rencontre musicale des Khounis des villages), auto-édition, 2018, 443 p. (Amar Améziane)...... 473

Contributeurs 475

Pertes culturelles et linguistiques dans les photoautobiographies d'Hélène Cixous et de Leïla Sebbar

ALESSANDRA FERRARO - VALERIA SPERTI
Université de Udine - Université de Naples "Federico II"

Abstract

The central theme of the analysis presented here is the relationship between cultural and linguistic memory in the work of two writers, Hélène Cixous and Leïla Sebbar, who experienced uprooting following the Algerian war. They share the use of words and photographs to recount their geographical and linguistic exile and their lost homeland. For both of them, this autobiographical exploration, which is declined in a series of iconotexts investigating the history of their respective families, is connoted by a nostalgia of the native land and lost languages like the language of the father, Arabic, never learned but always present. The absence of other languages lost, not transmitted, hide behind French and feed their writing in a need never satisfied to reconnect with the paternal origin.

Keywords: *autobiography, Hélène Cixous, Leïla Sebbar, linguistic memory, phototextuality*

Introduction

Notre propos part du constat d'une coïncidence non aléatoire. À partir des années 1990, alors que l'Algérie affronte sa « décennie noire », la société française tente de se réconcilier avec un passé lourdement marqué par l'entreprise coloniale et par l'amnésie sociale qui l'entoure à travers des débats publics et des controverses juridiques. L'État a même fini par promulguer des lois mémorielles, dont nous ne citerons que celle du 18 octobre 1999 qui définit enfin les événements liés à la lutte de libération de l'Algérie comme une « guerre » et ceux de la Tunisie et du Maroc comme des « combats », afin de sortir de l'oubli collectif, social et politique, les luttes sanguinaires menées par les peuples nord-africains pour s'affranchir du joug colonial.

Dans les mêmes années, quelques écrivaines qui ont passé leur enfance au Maghreb sous la colonisation pour quitter leurs pays par la suite, publient des

phototextes autobiographiques. Marie Cardinal débute en 1988 avec son récit pionnier qui inaugure l'ouvrage collectif *Les Pieds-Noirs*,¹ suivie, quelques années plus tard, d'Hélène Cixous (*Photos de racines*, 1994), de Colette Fellous avec sa trilogie autobiographique (2001-2007)² et de Leïla Sebbar qui, à partir de 2004, publie une série d'iconotextes.³ Dans leurs ouvrages, l'instrument photoautobiographique, unissant le visible au lisible, devient un outil d'investigation privilégié pour enquêter sur une histoire personnelle et familiale marquée par les fractures linguistiques et des tensions culturelles importantes d'un passé contrarié, issu de la fin de la colonisation.

1. Hélène Cixous et Leïla Sebbar : les langues perdues

Les œuvres autobiographiques de ces écrivaines se présentent sous la forme d'iconotextes animés par une posture mémorielle commune : ils reconstruisent une mémoire perdue, retraçant des généalogies dans un récit de quête et de filiation où la photographie joue un rôle capital dans ce processus d'émergence du passé. Pour ces autrices, en effet, le dispositif phototextuel semble être l'instrument pour désensevelir cette mémoire entravée, pour assumer enfin leur propre histoire sur le fonds de cette période trouble, mettant fin à une amnésie à la fois collective et individuelle. Du point de vue sémiotique, le choix de faire interagir sur la page texte et image a une signification particulière et change la valence tant du texte que de l'image. Dans les œuvres de ces écrivaines, l'interaction entre photo et récit articule de manière nouvelle la distance entre un temps révolu et problématique du point de vue social et historique (celui de la colonisation) en la transposant dans le présent de la rédaction. Cela permet d'envisager le devenir à partir de la fracture marquée par les indépendances. Ces ouvrages ont un autre dénominateur commun : l'insistance sur le vécu personnel, voire intime, relatif à la colonisation, l'importance accordée au corps et à la pluralité linguistique.

À côté de l'interaction sur la même page de texte et image, créant une maquette qui n'est pas sans rappeler l'album de famille, comme l'indique par ailleurs le titre de la section de l'ouvrage cixousien (« Albums et légendes »), des blessures linguistiques apparaissent et connotent la généalogie et, *a fortiori*, l'écriture d'Hélène Cixous et Leïla Sebbar. La première, née à Oran en 1937, est la fille d'une juive ashkénaze dont une partie de la famille s'était exilée d'Allemagne pour fuir le nazisme, et d'un médecin, juif sépharade, dont la famille, originaire

¹ Marie Cardinal, *Les Pieds-Noirs. Algérie 1920-1954*, Belfond, Paris, 1988.

² Colette Fellous, *Avenue de France*, Gallimard, Paris, 2001 ; *Aujourd'hui*, Gallimard, Paris, 2005 ; *Plein été*, Gallimard, Paris, 2007.

³ Leïla Sebbar, *Mes Algéries en France. Carnet de voyages*, Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2004 ; *Journal de mes Algéries en France*, Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2005 ; *Voyage en Algéries autour de ma chambre*, Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2008 ; *Le Pays de ma mère. Voyage en France*, Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2013.

d'Espagne, s'était établie en Algérie depuis plusieurs générations. Le cas de Leïla Sebbar, tout en étant plus simple – sa mère était française et son père algérien – est intéressant car, comme nous le verrons, il n'y avait pas dans sa famille la diglossie qui connotait les rares foyers mixtes de cette époque-là. Les fractures culturelles mises en relief par l'une et par l'autre sont aiguisées par un sentiment de manque de leur terre natale, qui ne dissimule pas des blessures irrésolues, remontant à leur enfance pendant l'époque coloniale.

Hélène Cixous a grandi dans un contexte d'interfécondité linguistique : le côté paternel de sa famille parlait l'arabe, l'espagnol et le français ; à ces langues s'ajoutent, du côté maternel et grâce à sa grand-mère originaire d'Osnabrück mais vivant avec eux, l'allemand et le yiddish.

Leïla Sebbar, en revanche, fille de deux instituteurs de la République, ne parlait que le français, son père ayant choisi d'élever ses enfants dans la langue du colonisateur. Dès son enfance, l'arabe était minorisé par rapport à la langue hexagonale, tenu à l'écart, demeurant ainsi une langue inconnue, mythifiée, hors la porte et hors portée, mais à cause de cela, comme nous le verrons, encore plus regrettée par la suite. Dans les deux cas, l'abandon de la terre nord-africaine s'accompagnera de cicatrices linguistiques et culturelles encore à vif.

2. L'album cixousien à l'épreuve de la mémoire et de ses langues

Pour Hélène Cixous l'Algérie est le lieu d'une quête différée sur un pays à propos duquel elle n'avait jamais pensé écrire. Toutefois, en 1994, paraît *Photos de racines* qui rassemble des entretiens de Mireille Calle-Gruber avec l'écrivaine, une annexe où le texte d'un ami, le philosophe Jacques Derrida, est suivi de celui d'Hélène Cixous et le récit autobiographique qui a pour titre 'Albums et légendes'. Nous consacrerons notre attention à ce dernier, où l'auteure, ayant passé son enfance et sa jeunesse en Algérie coloniale, alterne photographies et récit : elle interroge ses origines juives en reconstruisant, à travers des images familiales, son arbre généalogique. Hélène Cixous inaugure dans ce volume une écriture intermédiaire qu'elle développera plus tard dans d'autres ouvrages autobiographiques où la question de la « perte d'Algérie » (l'omission de l'article est volontaire) devient inséparable – ou pour utiliser un de ses néologismes les plus réussis, *inséparable*, de son écriture.⁴

Suivant un point de vue intime et personnel, « Albums et légendes » joue sur la double acception du mot légende – en tant que récit fabuleux, imaginaire et en tant que texte accompagnant une image – et s'ouvre sur la description d'un vieil album de famille dépenaillé que l'écrivaine perçoit comme un cimetière où chaque photo correspond à une tombe :

⁴ Hélène Cixous, *Les Rêveries de la femme sauvage, scènes primitives*, Galilée, Paris, 2000.

Respecter le dépenaillement. Le dépenaillement est le secret : portrait de la mémoire de famille. Album, mémoire, cimetière, abandonnés. On avance en semant derrière soi les pierres de deuil. Album d'abandon. Fidèle à l'abandon. Respecter l'abandon. À la question : comment ces objets si frêles ont survécu, ont-ils résisté, résisteront-ils aux dents du temps ? ne pas répondre.⁵

Trente-huit photographies et images y sont reproduites, dont des portraits d'arrière-grands-parents, de grands-parents, de sa mère, et neuf de son père, qui sont autant de tombeaux consacrés aux membres disparus de sa famille. Le dispositif mémoriel de cette section de *Photos de racines* tourne autour de l'image d'une sépulture abandonnée, celle d'un aïeul juif – le grand-père maternel de l'écrivaine – mort au combat en Russie au cours de la Première guerre mondiale en 1916, dont la tombe se trouve aujourd'hui à Baranovici en Biélorussie (photo n°1).

Sa sépulture, dont ne subsiste que la photo car aucun membre de la famille n'a jamais pu la visiter, devient métonymique de toutes les pertes de tous les exils de la famille de l'écrivaine, jusqu'à la mort subite du père de l'auteure, en 1948, alors qu'Hélène n'avait que dix ans :

Ma vie commence par des tombes. Elles dépassent l'individu, la singularité. Je vois comme une généalogie de tombes. Lorsque j'étais petite, il m'a semblé que la tombe de mon père sortait de cette tombe du Nord. La tombe de mon père est aussi une tombe perdue. Elle est en Algérie. Plus personne n'y va ou n'ira jamais.⁶

Au récit de la vie et de la disparition de Georges Cixous, l'auteure consacre la deuxième partie du récit familial qui, après avoir parcouru la généalogie de la branche maternelle de sa famille, particulièrement touchée par l'histoire de la montée du nazisme en Allemagne et par les camps,⁷ s'étend longuement sur les déchirures culturelles et linguistiques vécues par son père, juif sépharade, déchu de sa nationalité française et de sa fonction de médecin par le régime de Vichy⁸ et, par ailleurs, miné par la tuberculose. Les premières photos paternelles restituent une atmosphère paisible et heureuse qui contraste avec la réalité historique que la famille vivait à l'époque. Celle de mariage (photo n° 2), selon le modèle classique de l'album de famille et les suivantes – les deux enfants sur les genoux du père (photo n° 3) et la première image d'Hélène à la page avec son père (photo n°

⁵ Mireille Calle-Gruber - Hélène Cixous, *Hélène Cixous. Photos de racines*, Des femmes, Paris, 1994, 181.

⁶ *Idem*, 191.

⁷ Hélène Cixous insère dans cette section l'arbre généalogique de sa famille maternelle, les Klein.

⁸ Sous l'Occupation, les Juifs algériens étaient alors soumis au même statut que les Juifs allemands après les lois de Nuremberg de 1935.

4) – confirment l'impression d'une famille-enclave résiliente aux aléas de la grande Histoire :

J'avais un si violent sentiment de bonheur que j'ai passé ma petite enfance en craintes secrètes. Parce que sur terre il ne peut y avoir de paradis, j'ai pensé que j'allais payer. Le prix c'est que sûrement ma mère allait mourir. C'est mon père qui est mort. L'Enfer a commencé : ce n'était pas seulement que nous avions tout perdu : mais aussi que j'ai dû procéder d'urgence à une mutation mutilante d'identité. En tant qu'aînée de la famille, j'ai été obligée dans bien des circonstances, de devenir mon père, pour des raisons de survie.⁹

En réalité, des fractures étaient déjà à l'œuvre auparavant : on les perçoit dans le contraste entre l'image familiale, avec la grand-mère maternelle, Omi, (photo n° 5) et sa légende : « 1948, dans le jardin avec Omi, juste avant la mort de mon père ». ¹⁰ Rien dans la photo ne laisse paraître les signes de sa mort prochaine, alors que le texte décrit, avec regret, la réserve, la distance d'un père soucieux de ne pas contaminer ses enfants, ainsi que son silence, dû à l'état de faiblesse de ses derniers jours. Silence d'autant plus frappant car la narratrice souligne la virtuosité verbale de son père dont l'humour était une sorte de deuxième langue :

C'était l'enchanteur. L'univers était légèrement traduit. Il avait épousé une Allemande et il avait une maison où on parlait allemand parce que ma grand-mère Omi était arrivée chez nous et ne parlait presque pas le français. Mon père avait donc forgé, à la Joyce, tout un système de plaisanteries sur la langue allemande qui étaient passées dans l'idiome de famille. Tous nous jonglions.¹¹

L'atmosphère irrévérente et multilingue, qui caractérisait le foyer de la future écrivaine et qui était le fruit de la créativité linguistique de son père, jaillit de l'hospitalité infinie qu'offrait le français, ouvert à la kyrielle d'autres langues parlées en famille.

Depuis, virtuosité et invention linguistique sont devenues la caractéristique du style cixousien et, au fil des œuvres, cette ouverture linguistique se liera de plus en plus au manque d'appartenance à l'Algérie. Une nouvelle langue sera forgée à partir du français, agrémenté de nombreux néologismes et mots étrangers, qui deviendra une langue-phénix renaissant de ses cendres pour transmettre au lecteur des sensations et des visions qui altèrent la perception de la réalité, lui conférant une perspective originelle et inédite.¹²

⁹ Mireille Calle-Gruber - Hélène Cixous, *op. cit.*, 197.

¹⁰ *Idem*, 200.

¹¹ *Idem*, 199.

¹² Véronique Bergen, *Hélène Cixous : invention de langue et corps de la lettre*, communication à la séance mensuelle du 14 novembre 2020 de l'Académie royale de langue et littérature françaises de

C'est de la complexité de ses racines culturelles et linguistiques et de la présence de la tombe de son père dans le sol du cimetière de Saint-Eugène à Alger, abandonnée après l'exil en France de sa mère, la dernière à avoir quitté le pays bien après son indépendance, qu'Hélène Cixous tient son sentiment de manque et son appartenance à cette « terre d'emprunt » qu'est pour elle l'Algérie :

J'y ai laissé mon père mêler sa poussière à cette poussière, tribut rendu à une terre d'emprunt. Laisser derrière soi la tombe de son père : par la poussière me vient une sorte d'appartenance invisible à une terre à laquelle je suis liée par mes atomes sans nationalité. À cause du fantôme de mon père, je ne peux m'apatrifier nulle part. Une abandonnance retient ma mémoire sur les hauteurs invisitées d'Alger.¹³

La perte du père, inscrite dans l'écriture et dans les images, s'assimile à la perte de la patrie et retient la mémoire de l'auteure sur ces lieux où elle a vécu son enfance : écrire sur Georges Cixous, c'est faire le deuil de la patrie et de ses langues, l'arabe et l'hébreu qui étaient celles auxquelles la jeune Hélène avait été initiée par lui. Lors de la rétrospective consacrée au cinéaste Nurith Aviv, qui s'est tenue au Jeu de Paume du 16 au 23 septembre 2008, l'écrivaine, en commentant son film *Langue sacrée, langue parlée*, évoque son rapport à l'arabe et à l'hébreu :

[...] je suis née en Algérie — quand j'avais dix ans, mon père m'a donné un maître d'hébreu et un maître d'arabe, j'ai appris les deux langues en même temps, je peux même voir encore les visages de mes deux maîtres, et mon père est mort, et ces deux maîtres sont devenus fantômes et ils ont emporté ces langues si bien que — c'est pourquoi je vous dis je ne connais pas plus l'hébreu que l'arabe — d'une certaine manière, je les ai perdues. Je les ai connues, je les ai rencontrées, j'ai appris l'alphabet, j'ai commencé à être un enfant qui s'éveille dans une langue ou dans l'autre [...], et puis ces langues se sont éloignées, mais elles restent, bien sûr, elles restent très fortement, comme des sortes d'ancêtres ou peut-être une fratrie, que j'ai croisés et que je n'ai jamais oubliés et dont je ne connais que les chants.¹⁴

Une fois ce plurilinguisme interrompu, un français fécondé par d'autres langues et, plus en général, la présence constamment mentionnée d'un réservoir de langues désirables et souvent regrettées sont parmi l'héritage le plus important qu'a laissé Georges Cixous à sa fille et qui connote son écriture.

Belgique, <https://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/bergen14112020.pdf> (consulté le 14 juin 2022).

¹³ Hélène Cixous, « Mon algériance », *Les Inrockuptibles* 115, 20 août–2 sept. 1997, 71.

¹⁴ Hélène Cixous, in *Langue sacrée, langue parlée = Lashon kodesh, séfat hol*, éd. Montparnasse, Paris, 2011 (vidéo).

Babelgérie.

Grandir dans un pays dont on ne parle pas la langue ! Vous me direz - ça arrive - Mais pas ainsi : je grandissais dans un pays insensé, rendu fou par le décret d'occupation, où la langue natale, celle qu'on disait l'arabe, est déclarée comme morte, reléguée, abaissée, minorisée, dévaluée sur tous les marchés économiques politiques culturels, il y a de quoi rendre différemment fou chacun des peuples qui « habitent » cet inhabitable. Moi je fus aussitôt blessée et révoltée par cette scène : voir de mes oreilles hommes et femmes non francophones être mutilés diminués, leur langue rendue vaine devant la langue dominante. [...] Chez moi, chez mon père les langues étaient honorées à l'égal des dieux. Mon père parlait arabe, il se mit à l'allemand pour venir à la rencontre de ma grand-mère Omi et ma mère alla vers même ma grand-mère oranaise en passant par l'espagnol. Les vocables voltigeaient à la table de famille. J'attendais mon heure. Mais je suis restée hors langue, devant la porte : lorsque j'eus dix ans mon père me donna deux maîtres l'un d'arabe l'autre d'hébreu. Le premier mot que j'appris à lire et à écrire de mon jeune maître d'arabe — je me vois traçant mes premiers traits, c'était El Bab.¹⁵

Cette citation nous semble bien représenter le rôle du père dans le deuil de cette patrie retrouvée qu'est l'Algérie et de ses langues : par ses liens familiaux et ses choix linguistiques, Georges Cixous se situe dans une position antithétique par rapport à l'impérialisme colonial imposant d'autorité le français comme monolinguisme, offrant ainsi une vision différente de cette période où la France a dominé l'Algérie, où de toute évidence le prestige de la langue française n'a fait que renforcer le manque des autres idiomes.¹⁶

3. La lettre de Sebbar à son père et l'arabe, langue perdue

Dans son œuvre, tout comme Hélène Cixous, Leïla Sebbar enquête sur le « patrimoine » légué par son ascendance paternelle qui, de même, s'inscrit fatalement dans le manque des langues. De manière surprenante, l'arabe ne peut être désigné qu'en creux : la langue paternelle, volontairement non transmise et par conséquent non apprise, pose un problème pour la future écrivaine. C'est un regret qui ressurgit dans tous les écrits autobiographiques de Leïla Sebbar :

Peut-être la langue étrangère l'a-t-elle séparé des mots qu'il aurait choisis pour nous, ses enfants [...] nés sur sa terre à lui, de son corps infidèle [...]. Dans sa langue, il aurait dit ce qu'il ne dit pas dans la langue étrangère, il aurait parlé à ses enfants de

¹⁵ Hélène Cixous, « La fugitive », *Études françaises, Algérie à plus d'une langue*, 33, 3, automne 2001, 75-82 : 77. Par ailleurs, tout en n'ayant écrit son œuvre qu'en français, Hélène Cixous a beaucoup enquêté sur son rapport à l'allemand, héritage de la branche maternelle. Dans *Une autobiographie allemande*, l'écrivaine s'étend longuement sur l'usage et l'influence de la langue allemande, « l'allemand-maman », Hélène Cixous - Cécile Wajsbrot, *Une autobiographie allemande*, Christian Bourgois éditeurs, Paris, 2016, 41.

¹⁶ Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Seuil, Paris, 1982, 334.

ce qu'il tait, il aurait raconté ce qu'il n'a pas raconté [...] les histoires de la vieille ville marine, les légendes, les anecdotes [...]. Mais il n'a pas parlé la langue de sa mère avec son fils, ses filles, et il ne sait pas comment faire. Maintenant. Il se tait.¹⁷

Au centre de sa quête campe l'absence d'une langue, l'arabe, qui n'a pas été transmise par le père à ses enfants, ce qui a coupé le lien de l'écrivaine avec ses racines algériennes, avec sa patrie.

Peu à peu, à partir même de son enfance, Leïla Sebbar se rend compte du poids de ce manque, qu'elle vit progressivement comme une mutilation aussi involontaire qu'incompréhensible. À travers un double processus d'écriture, en parallèle, que nous allons décrire, l'écrivaine enquête sur ses rapports familiaux problématiques, à la recherche de ce patrimoine, de cet héritage paternel non transmis, mais surtout des raisons qui ont présidé au choix familial de faire apprendre aux enfants de ce couple mixte le monolinguisme de l'autre, selon la définition de Jacques Derrida.

Enfermée dans la langue de ma mère, je n'entendais que ce qui venait d'elle, ce qui était véhiculé par elle, imposé, reçu, digéré, appris, recraché. La langue arabe je ne voulais pas savoir qu'elle existait. Je ne la parlais pas. Ni ma mère. Elle n'a jamais pu. Ni moi. C'était la langue de ma grand-mère analphabète, la langue de Aïcha et Fatima, analphabètes, et des amis de mon père qui parlaient avec eux, mon père et ma mère, dans la langue de ma mère.¹⁸

En fait, la recherche de Leïla Sebbar parcourt deux axes parallèles : le premier débute, après la mort de son père, en 2003, avec le récit *Je ne parle pas la langue de mon père*. C'est le premier d'un cycle de trois ouvrages de matrice autobiographique qui interrogent la figure paternelle et ses rapports avec le français et l'arabe :

Il parlait peu. Peut-être la langue étrangère l'a séparé des mots qu'il aurait choisi pour nous, ses enfants. À sa femme il parle dans la langue de la France, sa langue à elle [...] Ils peuvent tout se dire, ils se disent tout, c'est ce que je pense alors [...] Elle a quitté pour lui les rivières et les collines douces [...] elle est sa femme, et sa langue est sa langue lorsqu'il parle avec elle [...] Mais avec les enfants, ses enfants nés sur sa terre à lui, de son corps infidèle, il a rompu la lignée, ses enfants nés dans la langue de leur mère ? Dans sa langue il aurait dit ce qu'il ne disait pas dans la langue étrangère [...] Il aurait ri avec ses enfants et ils auraient appris les mots de gorge, les sons roulés, répétés, [...] Ses enfants auraient ri comme les enfants de la rue, comme eux ils auraient parlé et crié. Mais il n'a pas parlé la langue de sa mère avec son fils, ses filles, et il ne savait pas comment faire. Maintenant il se tait.¹⁹

¹⁷ Leïla Sebbar, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Julliard, Paris, 2003, 20-21.

¹⁸ Leïla Sebbar, *L'arabe comme un chant secret*, Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2010², 16.

¹⁹ Leïla Sebbar, *Je ne parle pas...*, cit., 26.

En 2007 paraît *L'arabe comme un chant secret*, recueil de textes déjà publiés ayant encore comme dénominateur commun cette même interrogation qui contrevient aux codes de la pudeur et de la retenue musulmanes pour répondre au désir de l'écrivaine de percer obstinément les raisons d'un secret et finalement connaître cet « Arabe imaginaire »,²⁰ cet inconnu qui a été son père.

Enfin, en 2021, l'écrivaine publie *Lettre à mon père*,²¹ où elle entretient un dialogue fictionnel avec son parent mort depuis des années, conjecturant sur son maquis lors de la guerre d'Algérie et évoquant des souvenirs de leur vie commune en Algérie, rehaussés par des photos familiales que la narratrice décrit longuement. C'est une longue lettre écrite pour conjurer l'oubli :

Le pays natal perdu pour toujours. Le pays de la naissance ne sera pas celui de la mort. C'est l'exil ? Le bannissement ? Un pays qu'on a aimé, on peut ne plus l'aimer, on peut l'oublier, l'oublier tout à fait, et la nostalgie n'a pas droit de cité. Alors on ne parle plus d'exil et de bannissement. Dans la voix, pas d'accent tragique. Nulle mélancolie. C'est fini. Le pays natal a disparu. Plus de mots, pas de larmes, pas de tremblements du cœur et du corps. Rien.²²

L'autre axe de ce projet autobiographique est constitué par une tétralogie d'iconotextes autobiographiques, composée par *Mes Algéries en France. Carnet de voyages* (2004) ; *Journal de mes Algéries en France* (2005) ; *Voyage en Algéries autour de ma chambre* (2008) et *Le pays de ma mère, voyage en France* (2013), où la reproduction photographique occupe la place centrale.²³

Dans le premier volume, paru en 2004, juste un an après *Je ne parle pas la langue de mon père*, Leïla Sebbar rassemble des documents disparates provenant de l'album de famille et d'archives collectives, qui sont autant de tesselles de son puzzle existentiel, afin de renouer le tissu de sa mémoire.²⁴ L'individuel se croise avec le collectif dans la reconfiguration d'une histoire plurielle filtrée à travers le prisme de l'image, où la perte du père se superpose à la perte de la patrie, l'Algérie. Dans ce vaste projet – quatre albums photographiques qui réunissent une grande quantité de documents – la forme narrative est multiple, fragmentaire et

²⁰ *Idem*, 168.

²¹ Leïla Sebbar, *Lettre à mon père*, Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2021.

²² *Idem*, pos. 77.

²³ Cécilia W. Francis, « Entre exil et pratiques mémorielles chez Leïla Sebbar. Une étude de *Mes Algéries en France* » in Corinne Alexandre-Garner - Isabelle Keller-Privat, *Migrations, exils, errances et écritures*, Presses de Paris Nanterre, Paris, 79-100.

²⁴ Névine El Nossery, « L'Esthétique du fragment dans l'œuvre photo-textuelle de Leïla Sebbar », *Nouvelles Études Francophones*, 29, 1, Printemps 2014, 70-81; Alexandra Gueydan-Turek, « En mal d'archives franco-algériennes : Le Cas des *Algéries en France* de Leïla Sebbar », *Nouvelles Études Francophones*, 29, 2, automne 2014, 106-121.

s'estompent les frontières entre les genres – conte historique, fiction, entretiens, nouvelles journalistiques, reportage public et mémoires.²⁵

Les belles reproductions pleine page, voire sur les deux pages, valorisant de vieilles photos que le texte accompagne dans un dialogue complémentaire entre mots et images, fonctionnent moins sur le mode de l'illustration que sur celui de l'association.²⁶

L'unité est donnée par l'ancrage familial comme le montre le choix des reproductions. Nous nous arrêterons sur une des pages liminaires de *Mes Algéries en France. Carnet de voyages*, premier texte de cette série, qui offre un cas exemplaire et qui peut aussi bien éclairer le choix du monolinguisme dans lequel les enfants Sebbar ont été élevés.

L'instantané du couple parental avec Leïla enfant, pris dans la rue d'une ville algérienne, synthétise ce que le projet entier interroge, à travers le lien entre écriture et images : les relations de l'enfant à ses parents dans le cadre d'une occultation de l'ascendance paternelle algérienne (photo n° 6).

Aucun indice iconographique n'indique que cela se passe en Algérie : ni le milieu urbain tout à fait semblable à celui d'une ville européenne, ni les vêtements des membres de la famille et des passants, ni la complicité du couple qui s'affiche en public lors d'une promenade. Ici seule la parole de la petite fille devenue écrivaine peut témoigner de son ancrage spatial autre. La légende révèle, en effet, le lieu où ce portrait a été pris – dans la ville de Mascara, en Algérie, en 1945 – et pousse le lecteur à s'interroger sur la présence de la civilisation occidentale en terre d'Afrique. Une brèche s'ouvre, alors, derrière cette photo à l'apparence anodine. Elle affiche le drame identitaire vécu par le père et dont les conséquences se répercuteront sur les générations futures. C'est là le principal objet de la quête/enquête de Leïla Sebbar, qui explore dans ses iconotextes le manque de transmission de cette identité algérienne à partir de sa langue. Ce manque, comme l'indique efficacement le titre de son premier récit autobiographique, *Je ne parle pas la langue de mon père*, s'étend du domaine linguistique au familial, renvoyant à une filiation entravée.

La toute dernière étape de cette quête-enquête se termine, à ce jour, par la publication de *Lettre à mon père*, son dernier récit autobiographique, le troisième de la trilogie, paru en juin 2021. La couverture affiche une photo qui remonte à l'époque où les parents Sebbar s'étaient exilés en France ; elle représente une situation intime et familiale : l'écrivaine assise face à son père qui est en train de

²⁵ Jean-Pierre Montier, « Pour un partage du visible : *Mes Algéries en France*, de Leïla Sebbar », *Aletria : revista de estudos de literatura*, Universidade Federal de Minas Gerais, Centro de Estudos Literários, 2015, 24 (2), 169-176.

²⁶ Helen Vassallo, « Re-mapping Algeria(s) in France : Leïla Sebbar's *Mes Algéries en France* and *Journal de mes Algéries en France* », *Modern & Contemporary France*, 19, 2, 2011, 129-145.

siroter un thé à la menthe (photo n° 8). Malgré des relations détendues entre eux, le père, de son vivant, n'a jamais révélé à sa fille les raisons de son choix de la priver de sa part d'héritage culturel et linguistique. De là découle pour Sebbar la nécessité d'inventer un entretien fictif, à distance de nombreuses années de la fin de son père, pour l'interroger sur ses choix et ses sentiments, en le transformant ainsi en personnage de papier.

Les photos assument ici un tout autre statut par rapport à la tétralogie publiée entre 2004 et 2013, ce qui nous paraît ouvrir une nouvelle phase dans la quête identitaire de Sebbar. Reproduits en annexe – quelques-uns avaient déjà paru dans les textes précédents – les instantanés familiaux, ainsi que les cartes postales, ne fonctionnent plus comme le déclencheur de l'enquête ; ils n'apparaissent pas non plus comme des énigmes à déchiffrer : au fil des années, ils semblent avoir aidé la fille écrivaine à trouver des réponses, à remplir des vides. Les nombreuses *ekphraseis* ainsi que les répliques imaginaires du père aux questions posées par Leïla nous paraissent indiquer que les images ont enfin pu être interprétées grâce à la parole fictionnelle. De même la question linguistique, l'arabe, langue tant regrettée et fantasmée par l'écrivaine, s'éclipse face aux souvenirs familiaux, à la reconstruction par l'écrivaine de certains épisodes marquants de l'histoire algérienne s'enchevêtrant avec celle de son père.

Son exploration des déchirures et des liens ambigus, schizoïdes, hérités de l'ère coloniale et de la guerre d'indépendance a pris la forme d'un roman familial. Ce récit, écrit à l'intention de la famille élargie de Leïla, comme le précise la longue dédicace détaillant tous les membres et du côté maternel et paternel – « [...] Pour ma famille de France Bordas/Rongieras. Pour ma famille d'Algérie Sebbar/Déramchi »²⁷ – répare à travers la photo et l'écriture, sans toutefois s'y substituer, le vide de la mémoire et de la langue familiales algériennes. Selon l'écrivaine la question généalogique est centrale dans sa propre quête : « [J]e suis une croisée qui cherche une filiation et qui écris dans une lignée, [...] reliée à l'histoire, à la mémoire, à l'identité, à la tradition et à la transmission, je veux dire à la recherche d'une ascendance et d'une descendance, d'une place dans l'histoire d'une famille, d'une communauté, d'un peuple ... ».²⁸

Leïla croit avoir enfin réussi à écrire en arabe tout en ayant utilisé le français. Le substrat algérien – culturel et linguistique – finalement recomposé forme un inconscient linguistique affleuré à la surface dans lequel son écriture puise, tout en se manifestant en français :

[L]a langue de mon père, absente, entendue, perdue, retrouvée, jamais parlée, sa langue est là malgré le silence volontaire, elle est là, sédimentée, personne ne me

²⁷ *Idem*, 10.

²⁸ Leïla Sebbar - Nancy Huston, *Lettres parisiennes*, Bertrand Barrault, Paris, 1986, 138.

l'enlèvera. Je l'entends comme une musique, une langue sacrée [qui] donne émotion, chant profond à la langue de ma mère.²⁹

Les deux écrivaines, parties toutes jeunes en France, entament leur carrière littéraire en se servant du français. Derrière cet idiome résonnent cependant les autres langues de l'Algérie : l'arabe paternel dans le cas de Leïla Sebbar, l'allemand et le yiddish maternel se mêlant à l'arabe de la branche paternelle pour Hélène Cixous. Le français, qui s'impose donc au détriment des autres langues, se présente comme un instrument imparfait, qui fonctionne en creux et qui s'est superposé de force aux autres langues.

Comment ne pas penser alors aux réflexions que Jacques Derrida, juif pied-noir, nous a confiées dans *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine* ?³⁰

En illustrant sa propre condition de juif algérien ne connaissant que le français, le philosophe a décrit avec beaucoup de justesse ce « trouble d'identité »³¹ dont est saisi tout individu dépossédé de ses propres langues et de ses propres traditions : le fait de ne pouvoir accéder ni à la mémoire des siens, ni à l'histoire, qui reste inaccessible et indéchiffrable, produit, selon Derrida, une amnésie « qui déchaîne la pulsion généalogique, le désir de l'idiome, le mouvement compulsif vers l'anamnèse, l'amour destructeur de l'interdit. »³²

Inséparable des notions de lignée familiale et de transmission, la problématique de l'appartenance et des fractures culturelles et linguistiques d'avec leur pays d'origine, l'Algérie, s'est avérée chez Cixous et Sebbar une question lancinante dont découle toute leur œuvre.

Leur écriture jaillit de cette faille qui s'ouvre derrière le français et elle s'abreuve de l'absence des autres langues dans un besoin jamais assouvi, continuellement alimenté, de renouer avec l'origine paternelle.

Les photographies, loin d'avoir une simple valeur de témoignage, deviennent un instrument précieux pour remonter dans le temps et remplir les vides, pour faire résonner les langues familiales fantômes, en amplifiant ainsi les questions identitaires et personnelles qui sont au centre des écritures-quêtes d'Hélène Cixous et de Leïla Sebbar.

²⁹ Leïla Sebbar, *Lettre à mon père*, cit., 91-92.

³⁰ Jacques Derrida, *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Galilée, Paris, 1996.

³¹ *Idem*, 32.

³² *Idem*, 116.

Bibliographie

- Bergen, Véronique, *Hélène Cixous : invention de langue et corps de la lettre*, communication à la séance mensuelle du 14 novembre 2020 de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique, <https://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/bergen14112020.pdf> (consulté le 14 juin 2022).
- Calle-Gruber, Mireille - Cixous, Hélène, *Hélène Cixous. Photos de racines*, Des femmes, Paris, 1994.
- Cardinal, Marie, *Les Pieds-Noirs. Algérie 1920-1954*, Belfond, Paris, 1988.
- Cixous, Hélène, « Mon algériance », *Les Inrockuptibles* 115, 20 août–2 sept. 1997, 69-74.
- Cixous, Hélène, « La fugitive », *Études françaises*, Algérie à plus d'une langue, 33, 3, automne 2001, 75-82.
- Cixous, Hélène, *Les Rêveries de la femme sauvage, scènes primitives*, Galilée, Paris, 2000.
- Cixous, Hélène, *Langue sacrée, langue parlée = Lashon kodesh, séfat hol*, Montparnasse, Paris, 2011 (vidéo).
- Cixous, Hélène - Wajsbrot, Cécile, *Une autobiographie allemande*, Christian Bourgois, Paris, 2016.
- Derrida, Jacques, *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Galilée, Paris, 1996.
- El Nossery, Névine, « L'Esthétique du fragment dans l'œuvre photo-textuelle de Leïla Sebbar », *Nouvelles Études Francophones*, 29, 1, Printemps 2014, 70-81.
- Fellous, Colette, *Avenue de France*, Paris, Gallimard, 2001 ; *Aujourd'hui*, Gallimard, Paris, 2005 ; *Plein été*, Gallimard, Paris, 2007.
- Francis, Cécilia, W., « Entre exil et pratiques mémorielles chez Leïla Sebbar. Une étude de *Mes Algéries en France* » in Corinne Alexandre-Garner - Isabelle Keller-Privat, *Migrations, exils, errances et écritures*, Presses de Paris Nanterre, Paris, 79-100.
- Glissant, Édouard, *Le discours antillais*, Seuil, Paris, 1982, 334.
- Gueydan-Turek, Alexandra, « En mal d'archives franco-algériennes : Le Cas des *Algéries en France* de Leïla Sebbar », *Nouvelles Études Francophones*, 29, 2, automne 2014, 106-121.
- Montier, Jean-Pierre, « Pour un partage du visible : *Mes Algéries en France* de Leïla Sebbar », *Aletria : revista de estudos de literatura*, Universidade Federal de Minas Gerais, Centro de Estudos Literários, 2015, 24 (2), 169-176.
- Sebbar, Leïla - Huston, Nancy, *Lettres parisiennes*, Bertrand Barrault, Paris, 1986.
- Sebbar, Leïla *Je ne parle pas la langue de mon père*, Julliard, Paris, 2003.
- Sebbar, Leïla, *Mes Algéries en France. Carnet de voyages*, Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2004.

- Sebbar, Leïla, *Journal de mes Algéries en France*, Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2005.
- Sebbar, Leïla, *Voyage en Algéries autour de ma chambre*, Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2008.
- Sebbar, Leïla, *L'arabe comme un chant secret*, Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2010.
- Sebbar, Leïla, *Le Pays de ma mère. Voyage en France*, Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2013.
- Sebbar, Leïla, *Lettre à mon père*, Bleu autour, Saint-Pourçain-sur-Sioule, 2021.
- Vassallo, Helen « Re-mapping Algeria(s) in France: Leïla Sebbar's *Mes Algéries en France* and *Journal de mes Algéries en France* », *Modern & Contemporary France*, 19, 2, 2011, 129-145.

Annexe : photos



Photo n° 1 : « Le soldat au lilas et sa tombe à Baranovici (Bielorussie) », in Mireille Calle-Gruber, *Hélène Cixous, Hélène Cixous, Photos de racines*, Paris, éditions des femmes, 1994, 189.

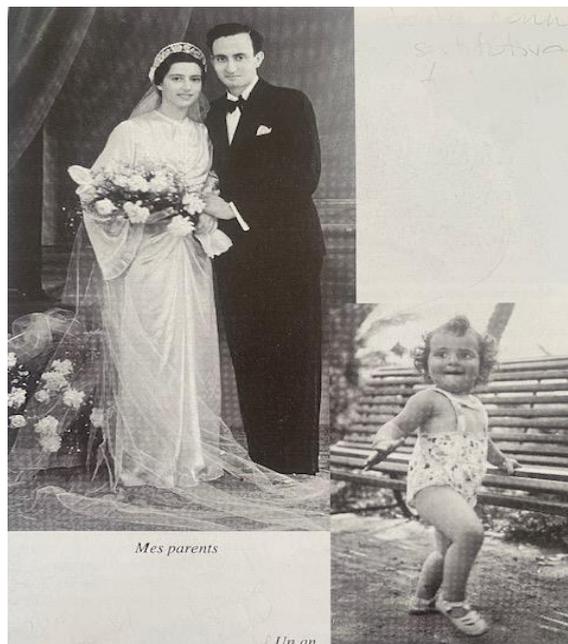


Photo n° 2 : « Mes parents » ; « Un an », in Mireille Calle-Gruber, *Hélène Cixous, op. cit.*, 191.



Photo n° 3 : « Rue Philippe à Oran sur les genoux du père », in Mireille Calle-Gruber, Hélène Cixous, *op. cit.*, p. 195.

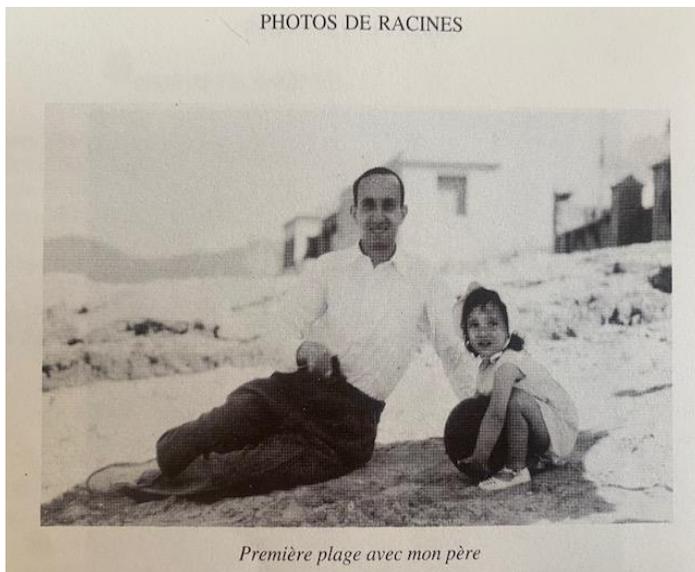


Photo n° 4 : « Première plage avec mon père », in Mireille Calle-Gruber, Hélène Cixous, *op. cit.*, 196.



Photo n°5 : « 1948: dans le jardin avec Omi, juste avant la mort de mon père », in Mireille Calle-Gruber, Hélène Cixous, *op. cit.*, 200.

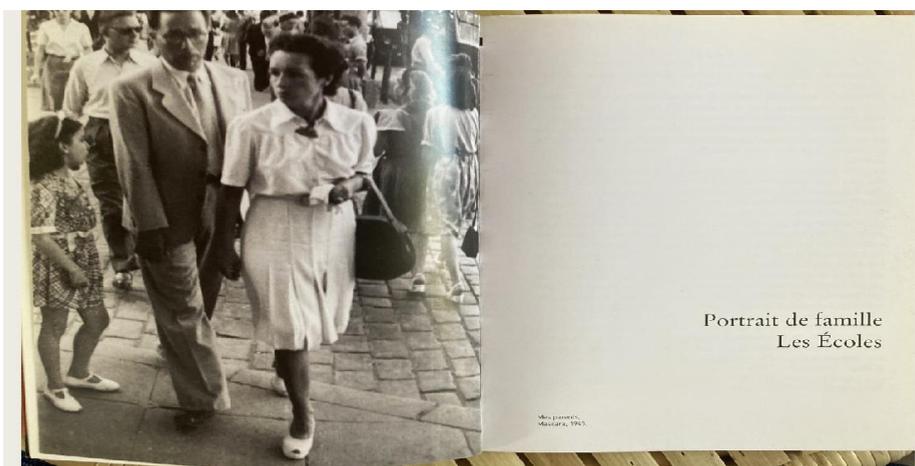


Photo n° 6 : « Mes parents et moi, Mascara, 1945 », in Leïla Sebbar, *Mes Algéries en France. Carnet de voyages*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour, 2004, 12.



Photo n° 7 : « L'auteur et son père, La Gonterie (Dordogne), 1991 », in Leïla Sebbar, *Lettre à mon père*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour, 2021. Image de couverture.